

Edité par A.A.E.L.
Participation aux frais : 5F.

A PROPOS DE LA BOERE et de ses émules



A PROPOS DE LA BOÈRE

Cadre du dossier :

C'est le premier élément d'une campagne d'information et de dénonciation qui va se développer

- contre la Boère

***parce-que, malgré une peur qui transparait dans certains témoignages réunis ici, il y a des gens qui ont maintenant envie de parler de la Boère :**

**du rackett économique
de la violence
de la domination.....**

***pour contrebalancer toute une propagande menée à grands renforts d'articles et d'émissions publicitaires totalement mensongères sur la réalité de ce qui se passe à la Boère.**

- contre d'autres formes d'encadrement social

ce sera l'objet d'un autre dossier.

dossier professionnel

ATTESTATION

Je, soussigné Michel HOYER, PSYCHO-PATHOLOGUE, DIRECTEUR DE L'ASSOCIATION POUR LA READAPTATION DE L'ENFANCE, certifie avoir pris connaissance du rapport rédigé par Mademoiselle Anne-Marie KERGUEN, PSYCHO-PATHOLOGUE, et de Monsieur François MOSKALYK, EDUCATEUR SPECIALISE, tous deux attachés à l'ASSOCIATION POUR LA READAPTATION DE L'ENFANCE.

Ces deux cadres nous avaient présenté une demande de mise en disponibilité afin d'établir dans le cadre de la Boère, et au profit de jeunes toxicomanes, une équipe technique apte à assumer les responsabilités inhérentes à une telle action socio-éducative. Nous avons profité d'une conjoncture exceptionnelle, et qui nous a fait réduire pour un certain temps les postes éducatifs et psychologiques de l'Etablissement LES MARRONNIERS à CEPET, pour leur permettre de tenter une expérience dans le cadre de la Boère, et au service des toxicomanes.

Nous avons par ailleurs convenu avec l'U.R.I.O.P.S.S de TOULOUSE MIDI-PYRENEES, que des prestations de service nous seraient remboursées, l'ensemble de ces décisions conservant un aspect expérimental. Il était en effet exclu, compte tenu de leurs qualités et de leur ancienneté dans l'Association, que ces personnes risquent de se livrer à une aventure salariale.

Il apparait d'après ce rapport, et compte tenu de ce que j'ai pu personnellement apprendre ou vérifier de leur possibilité d'action dans l'Etablissement dit de la Boère, que je ne puis continuer à les encourager dans leur tentative, mais que par contre, la création du Foyer à Vie d'ORDAN-LARROQUE nous a permis de rétablir d'une façon tout à fait normale, l'effectif du CENTRE LES MARRONNIERS; leur réinsertion dans le cadre de notre équipe ne pose donc aucun problème.

Nous regrettons très sincèrement que leur action près de toxicomanes ait pu être handicapée par des phénomènes d'organisation du dit Centre, et nous leur laissons de toute façon toute liberté de maintenir une option (sans récupération des prestations de service) donc de démission dans le cadre de notre Association.

DECISION A COMPTER DU 1/4/1975

LE DIRECTEUR DE L'ASSOCIATION
M. HOYER

Fait le 11/3/1975

« DEMISSION »

Il semble bien, et maintenant comme un fait certain, qu'après avoir su rester à la Boère mieux qu'un minimum de temps, ce qui était séduisant au niveau des idées et opinions, s'avère bien différent au niveau de la pratique quotidienne.

Il est vrai que de brillants discours tenus à propos de la Boère ont fait état des « miraculés » qui en sortent ou n'en sortent pas, et restent là comme vivants témoignages de l'intervention divine. Il est sûr que souvent la foi sauve, pourquoi pas, mais il semble que parfois est nécessaire le temps d'un bilan, à seule fin de savoir si les recettes et les dépenses s'équilibrent un tant soit peu... à seule fin de savoir quel prix il faut payer le miracle.

L'expérience de survie qui se prétend être le moyen thérapeutique de la Boère, se résume le plus souvent en une intransigeante loi de la jungle, où au bout du compte de cet étrange jeu, c'est le plus fort qui a dévoré le plus faible, le plus beau qui a dévoré le plus laid, mais ce qui reste sûr, c'est que tout pour le groupe de toxicomanes, se passe au niveau de la dévoration. Leur famille ne veut plus d'eux, et ils ne peuvent quitter la Boère sans retourner immédiatement en prison ou à l'Hôpital psychiatrique. Leur seul propos à eux, toxicomanes, est de se maintenir à la Boère le plus longtemps possible, en attendant que l'averse passe. Ils vont s'y maintenir à n'importe quel prix, en démolissant les autres ou en se laissant démolir, jusqu'aux limites du supportable.

Pour garder ce qui est un rôle de caïd, il faut et il suffit d'être un inconditionnel de Lucien, c'est à dire de maintenir le folklore du lieu et du personnage miraculant, le « Patriarche ». Dans la tribu de ce Patriarche, les caïds font régner la terreur au sens affectif et politique du terme. Tout le monde attend à chaque moment critique de la vie du groupe, que soit choisie une tête de turc, afin que son éviction séance tenante préserve « comme » une continuité du groupe.

Il est sûr en effet, qu'après chacun de ces massacres cautionnés sinon voulus par Lucien, quelque chose comme du « calme » semble s'installer, où chacun s'évertue à être une machine à travailler, une machine qui n'a pas de ratées sous peine de se faire REMARQUER.

NOVEMBRE :

Minuit, au retour du cinéma, Patricia est mise en demeure de partir sans avoir la possibilité de rassembler ses affaires. Elle aboutit sans à Toulouse, chez Anne-Marie KERGUEN, seule adresse qu'elle connaisse.

DECEMBRE :

Claire, parce qu'elle est laide, qu'elle est bête, qu'elle pleure, qu'elle est beaucoup pucelle, est obligée de faire sa valise et de s'en aller.

Dominique, Infirmier Psychiatrique, après s'être fait proprement démolir la figure, arrive jusque chez François MOSKALYK, seule adresse qu'il connaisse.

JANVIER :

Michel et Dominique, couple d'Éducateurs-responsables, après avoir été l'objet de véritables tortures psychologiques, quittent Lamothe : Maison de santé pour Dominique, fin d'un monde pour Michel.

Marie-Claude, enceinte, peut rester à cause de l'intervention inébranlable de François MOSKALYK.

FEVRIER :

Et c'est le printemps déjà, aussi les choses se précipitent-elles :

Jean-Pierre et Agnès, couple de responsables, afin de préserver leur intégrité quelle qu'elle soit, n'ont d'autre solution que d'être exclus. Ils échouent chez Anne-Marie KERGUEN qu'ils ne connaissent pas, mais dont ils ont l'adresse.

Sarah, après une réunion houleuse, fait sa valise et s'en va. Plus de nouvelles.

Dominique, stagiaire Moniteur-Educateur, disant que le tour à venir était le sien, arrive un soir chez Anne-Marie KERGUEN, seule adresse qu'elle connaisse à Toulouse.

Jacques s'en va de la Boère, et arrive chez Anne-Marie KERGUEN, seule adresse qu'il connaisse et où il puisse s'énoncer.

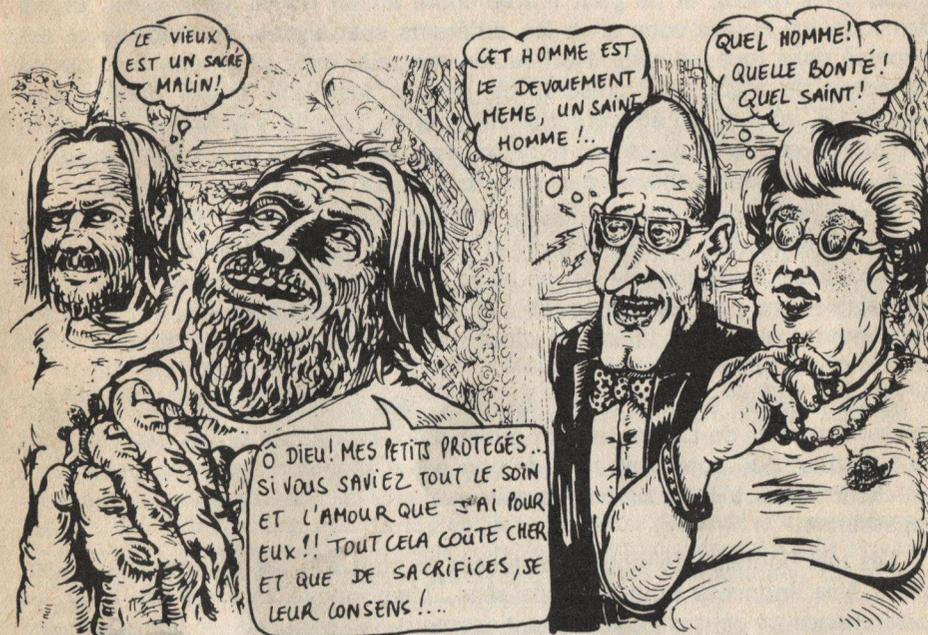
Cette énumération de « départs » ne peut se résumer à un constat ; seulement il semble bien que toutes ces personnes ont pu à un moment donné, au-delà du gîte et du couvert, faire le point, c'est-à-dire dans toute l'excessive simplicité de « l'analyse », mettre fin à l'illusion pour en recommencer une autre.

il semble, au point où en sont les choses, urgent de créer à TOULOUSE une antenne de la Boère, qui pourrait accueillir tous ces miraculés dont on parle si peu dans la presse. En 4 mois, onze personnes (seulement racontées ici) de tous sexes et de tous statuts, se sont effectivement retrouvées à la rue, personnes pour lesquelles on a pu ou non trouver des solutions de sauvetage.

La solution est bien moins le traitement des personnes dans cette situation que la prévention à cette situation. Pour cela, que le massacre cesse!

le « patriarche » ne peut exister que d'existence symbolique, et il pervertit son image en la projetant dans le réel, ou pour dire autrement les choses... il n'est pas de place pour qui que ce soit, qui puisse vivre à côté de Lucien.

Notre propos d'équipe est moins de guérir un symptôme toxicomane, que de permettre au toxicomane de poursuivre sa démarche avec d'autres moyens. Pour cela, l'équipe ne peut se contenter de sa certitude concernant les moyens de remplacement. Nous la concevons comme à l'écoute des moyens énoncés par le toxicomane, mais aussi comme disponible dans cet engagement réclamé oblige chacun des membres de l'équipe à savoir faire autre chose que le geste technique.



Notre propos d'équipe n'est pas d'être des initiateurs dépositaires de mythe, mais d'être les outils qui leur permettent d'intérioriser l'approbation qu'ils doivent faire de l'oeuvre commune.

Il devient alors intéressant de placer le discours autrement ; le geste technique est indispensable, mais la seule condition qu'il ne cache pas le mutisme, la pauvreté de parole. Le geste qui n'est pas parole n'a pas de raison d'être, il n'est que distraction, loisir « vacance » (vacuo : rendre vide) de la personne.

Nous ne pouvons pas nous tromper sur ceci : il ne s'agit pas pour nous de les « remplir » avec ce qu'ils ne sont pas (réinsertion sociale à tout prix) ni de les « vider » de leur Sens, mais de leur permettre ce qui ne sera jamais nôtre.

La moindre tentative d'approbation que nous pourrions faire de leur toxicomanie, ne peut que renforcer l'absolu de leur dénie des autres, et les acculer à se prétendre « *supra-ordinaires* »; ceci ne peut que les figer dans une forme de débilité zoomorphe.

A un niveau plus strictement professionnel (et j'entends professionnels de la relation humaine!) Lucien a toujours travaillé seul, les « *dits* » responsables se succédant, et s'étant toujours succédés à un rythme étrangement accéléré. J'entends par responsables, ceux qui vivent la majeure partie de leur temps à la Boère et qui ne sont pas toxicomanes.

Très vite, et compte tenu des exigences multiples du moment, ils sont cantonnés dans des rôles de chauffeur, commissionnaires, déménageurs etc... sans compter les indispensables transports à la Grave, à l'Hotel Dieu, chez le Dentiste, le Kinésithérapeute, le Médecin etc... L'éducateur passe son temps à courir les routes, et ne peut entreprendre aucun travail suivi. C'est lui qui demande les rendez-vous chez les différents spécialistes, se disperse et est dispersé dans tous les sens. Non seulement celà, mais le groupe finit par lui reprocher de n'être pas présent, de ne pas faire son travail d'éducateur. Faudra-t-il, pour qu'un éducateur se maintienne lui aussi à la Boère, qu'il paye non seulement de toute sa personne, de tout son temps, de tout son argent... mais aussi de son honnêteté professionnelle?

Les seules relations qui puissent s'établir avec Lucien « *Patriarche* » ne sont pas des relations à une autorité structurante, à une paternité sécurisante, mais sont des relations de dépendance aliénante et dépersonnalisante. Ceci est valable tant pour une impossible équipe travaillant avec lui, que pour les toxicomanes qui vivent là, et qui n'ont pas la dose nécessaire de résignation pour s'y faire envouter.

Aucun projet à long terme ne peut exister à la Boère, qui ne soit strictement celui de Lucien, aucun projet d'équipe, aucun projet des résidents de Lamothe, qui, après une période non pas d'abandonisme mais d'abandon, se demandent s'ils pourront jamais réaliser là quelque chose qui leur appartienne.

Les très bonnes intentions proclamées en tout lieu par Lucien ne suffisent pas à être énoncées pour être réalisées. L'autonomie tant désirée pour les toxicomanes ne peut advenir authentiquement, la coupure avec lui ne pouvant se faire que sur le mode passionnel et dramatique.

A ce même titre, l'autonomie d'action du Médecin ne peut trouver à s'exercer, pas moins que celle de quiconque qui aurait des visées thérapeutiques. Toute visée de ce type ne peut exister que si elle est reprise par Lucien et pour son propre compte.

Ce bilan fait, la seule réalité à laquelle nous devons répondre, est bien celle de la présence à la Boère et à Lamothe d'une vingtaine de toxicomanes. Il ne s'agit plus pour nous de convictions personnelles les concernant, mais de tenter avec un minimum d'honnêteté de faire avec eux, la pesée ou l'estimation de leurs propres convictions. L'amour et la joie nous paraissent pouvoir être des moyens de vie à plusieurs, mais pas un but de vie où chacun ne que se leurrer et développer sa culpabilité quant à son existence en rapport avec celle meilleure de l'autre.

viol vol et racket économique

Je suis arrivée à La Boère un certain soir, accompagnait par deux infirmières. Le matin je fus réveillée par le « *Patriarche* » qui me tripotait. Lui demandant s'il se trouvait bien, il me répondit qu'il s'était trompé et que c'était une infirmière qu'il visait. Cela fut le début d'agressions sexuelles sans fin qui ne prirent fin qu'à mon départ (dont une en présence de mon fils âgé de 7 ans). Le tout étant la base même de ces motivations. Une seule défense expérimentée par toutes les filles de La Boère : Prendre un ami, parmi les moins abimés, de façon à avoir une toute relative tranquillité. Ma résistance me valut plusieurs passages à tabac de la main même du Patriarche (beaucoup plus relevé que par les flics). Il fallait élever un culte inconditionnel envers sa grandeur, sa bonté, son image de père tout puissant. Sinon des coups, jusqu'à ce que l'on soit imprégné de son essence divine.

Peu après mon arrivée, circula le rapport de Moskatik. Je fus témoin de pressions inimaginables envers les toxicos pour qu'ils dénigrent le rapport par l'intermédiaire de bandes magnétiques. Pressions allant des coups à la suppression de toute liberté. Méthode employée chaque fois que quelqu'un s'élevait contre le régime répressif et concentrationnaire du centre.

Durant mon séjour, j'ai assisté à des règlements de compte, dépassant de beaucoup le passage à tabac (des flics) « *Rudi* et un camarade partent de La Boère pour aller au village acheter des cigarettes; leur seule faute étant de ne pas avoir demandé la « *permission* ». A leur retour, Lucien rentre dans une colère noire, les fait enfermer dans une salle avec un de ses gardes du corps, qui les a frappés sauvagement avec des mandchacous. Un an après, Rudy portait encore de grandes ballafres dans le dos. Ils ne doivent « *leur vie sauve* » que par l'intervention du médecin du centre. Une autre fois, pour corriger une faute mineure, Lucien frappa une américaine, en présence du Dr Enrick responsable d'un service à Marchand. Ses coups n'ont entraîné aucune réaction du dit médecin. De plus il s'est vanté de frapper même devant des docteurs. Bilan pour la fille : 2 dents cassées.

Travaillant aux comptes, je m'aperçus et eu les preuves en main, que La Boère recevait un prix de journée de la D.A.S.S. pour chaque toxico. Lucien n'acceptait à cette époque que les toxicos dont les parents pouvaient donner une aide financière (1000 F mensuel minimum), clamant que toute son action était bénévole, ne touchant soit-disant aucune subvention de la DASS.

Nous pouvons de même parler de famine : Une alimentation périlante (prenant prétexte du manque d'argent), à base de légumes et de viandes dont la fraîcheur était douteuse, le tout donnant des portions ridicules, pour des gens obligés de travailler à des travaux de terrassement plus de 10h par jour. Pourtant à cette époque, Lucien s'achetait une Volvo, et n'eut sur sa table que des produits de diététique. Il y eut plusieurs visites de l'hygiène, ou de personnalités (Dr. Olivenstein, journalistes...) Ces jours-là, après 2 jours passés à

récurer la porcherie qu'était La Boère, une nourriture convenable faisait son apparition, le temps de la présence de ces personnes. Quant aux récalcitrants ils étaient éloignés, et les autres (restant) tenus de répondre aux questions suivant un schéma bien élaboré à l'avance, sinon choc habituel.

Une chose m'a frappée : l'absence de vrais Junkies, ceux-ci posant trop de problèmes étaient évacués sur des hopitaux ou rejetés dans la rue. Pourtant les fumeurs de H n'ont rien à faire dans un centre de postcure.

Mon départ fut précédé par un véritable procès, avec perquisition de mes affaires (piétinées et arrachées par la femme de Lucien, riant comme une hystérique), le tout finissant bien entendu par des coups. Lucien alla jusqu'à mettre de la morphine derrière une pile de mes vêtements, et lisant tout mon courrier (ce qui est d'ailleurs la cause du procès) il tomba sur une lettre cachetée que j'avais écrite à mes parents, leur expliquant ce qui se passait dans ce centre idyllique. Tout le long de la parodie baroque de ce procès, personne n'est intervenu pour venir à mon aide, le système répressif étant plus fort que la volonté des personnes m'entourant.

Pour résumer le tout, disons que je n'ai cité que des faits que j'ai vu de mes propres yeux. Des tas d'autres saloperies se sont déroulées, mais je n'étais pas directement présente.

Pour ma part, j'ai subi 2 tentatives de viol, 5 passages à tabac, mes parents volés de 8000 francs le tout par ce personnage qu'il faut appeler : Patriarche.

centre d'accueil ou maison de correction

L'émission d'Atenne 2 du lundi 8 août sur Lucien Engelmajer, le Patriarche, qui dirige à la Boère un centre d'accueil pour toxicomanes, a incité plusieurs membres d'un centre similaire installé à Mantes-la-Jolie à nous apporter le témoignage suivant.

La première chose qui nous frappe, dès notre arrivée, est l'absence du Patriarche, qui semble éviter le groupe. Nous ne le verrons en tout et pour tout que trois fois avec les jeunes: en compagnie de journalistes venus faire un reportage, lors de la visite d'un diplomate et lors de l'accueil d'un jeune toxicomane.

Une atmosphère de violence règne à la Boère. Un petit nombre d'«encadrants», quatre ou cinq, anciens toxicomanes, détiennent le pouvoir. Ils décident les tâches à accomplir et les imposent, s'il le faut, au moyen de la force physique... (un garçon ayant refusé de faire deux jours de suite les mêmes corvées mange depuis deux mois avec une paille: il a eu la mâchoire cassée...)

Lorsque nous avons abordé le problème de la violence avec le Patriarche, il nous a été répondu que la violence était le problème individuel de certains jeunes et qu'il fallait la canaliser.

Mais ce qui nous a choqué, c'est qu'on utilise la violence de ces garçons promu au grade «d'encadrants» pour enrêcher

les autres de s'exprimer et de contester ce qu'on leur impose. Les coups de poings partent vite à la Boère, et les couteaux aussi: La seule «thérapie» utilisée est le travail.

On prépare actuellement un congrès de l'UNESCO: il faut construire pour le mois d'Août dix-septs chambres et des salles de conférences. On n'hésite pas pour cela à faire travailler les jeunes dix à douze heures par jour, tous les jours y compris le dimanche. Les jeunes ne se plaignent-ils pas? Non, la menace latente et omniprésente de sévices les effraie beaucoup plus que l'exploitation dont ils sont victimes.

Mais pourquoi restent-ils ? Tout d'abord, parce que, le jour de leur arrivée, ils ont confié leur papiers d'identité et leur argent au Patriarche et qu'il est impossible de les récupérer. (Plusieurs jeunes sont partis de nuit et ont écrit plus tard pour réclamer leurs papiers). Ensuite, parce que certains n'ont rien à attendre de l'extérieur, si ce n'est l'hôpital psychiatrique ou la prison.

Enfin, par crainte des représailles. Un garçon nous disait avoir assisté à la Boère à de véritables chasses à l'homme. De toute façon, lorsqu'un garçon «fugue», toutes les gendarmeries environnantes sont alertées. Le garçon retrouvé est ramené à la Boère où l'attendent les coups et les travaux les plus pénibles.

Nous avons pu assister à l'accueil d'un toxicomane. Il était amené par un prêtre et venait d'Alsace. Dès son arrivée, il s'est fait fouiller par un ancien toxico, ce qui pourrait sembler normal, si cette fouille n'était accomplie avec sadisme: l'autre est l'ennemi, menteur a priori, sur qui il faut trouver de la drogue.

Ensuite, le garçon est ressorti et les fouilleurs ont fait part de leur découverte au Patriarche: il n'avait rien sur lui mais avait confié du Palfium au prêtre qui l'accompagnait. Et nous avons alors vu le Patriarche, se présentant comme la chaleur humaine incarnée, casser la figure à ce garçon dont la dernière piqûre datait de trois heures, cela en présence des anciens toxicos, se moquant d'une façon ignoble du nouveau.

Une réunion générale a alors été décidée afin de savoir ce qu'on allait faire de lui. En une heure, on a parlé de lui quinze minutes. Le reste du temps, les gens présents s'attaquaient mutuellement, disait refuser toute administration supplémentaire car il était impossible de prendre en charge un nouveau tout en assurant la préparation du congrès.

Lorsqu'il lui a été demandé s'il voulait rester ou non, ce garçon a eu «L'audace» de refuser, disant ne pas trouver la chaleur humaine qui lui avait été vantée auparavant, mais au contraire un certain fascisme émanant du Patriarche. Au mot de «fascisme», un ancien toxico s'est alors rué sur lui armé d'un couteau et il a fallu s'interposer. Quand à la chaleur humaine, le Patriarche lui a conseillé de lire sur ce sujet un poème écrit par lui-même...

Réna, sa femme, a alors pris la parole: «Ici, on est libre de partir ou de rester, mais dans la mesure où il n'est pas «clair» pour prendre une décision, nous la

prenons à sa place: il reste. Qui veut l'encadrer?»

Un garçon présent, non toxico, venu là après avoir lu le livre du Patriarche, s'est alors proposé, tout en osant contester la violence des méthodes employées. Il s'est alors fait insulter par le groupe, les «encadrants» en tête. «Qui es-tu pour oser prendre la parole? Ce n'est pas un petit con comme toi qui va remettre en question ce que nous faisons depuis cinq ans. On a des choses plus importantes à faire que de t'écouter, etc.»

En conclusion, nous considérons que La Boère fait, au moyen de méthodes fascistes, des zombies de ces jeunes marginaux. On ne propose aucun moyen de réinsertion. (Ce garçon nous a dit que tous ceux qu'il avait vu partir de la Boère étaient des échecs; un autre qu'on ne pouvait décrocher à la Boère la plupart des toxicos arrivant soit de prison, soit d'hôpital psychiatrique, donc déjà sévres.)

Le Patriarche dit lui-même «pratiquer la manipulation» sur ces jeunes: «Lorsqu'on arrive à la Boère, on ne pense plus il faut briser la personnalité des gens qui arrivent pour en créer une nouvelle.»

Nous ne pouvons cautionner cet endoctrinement, qui rappelle trop de mauvais souvenirs et nous le dénonçons, d'autant plus que les toxicos sont de moins en moins nombreux à la Boère et font place à des jeunes ayant de nombreux problèmes de réinsertion et qui subissent là un véritable lavage de cerveau.

Lorsque nous sommes partis de la Boère, nous étions malades!

F. Hervé
E. Guillaume
N. Lheraud

(le matin de Paris)

BAS LES PATTES LUCIEN

ou Lucien Engelmajer **DEMASQUE** comme **COGNEUR** professionnel, **DETOURNEUR** d'Argent, de Bijoux et de Papiers personnels, **FOURNISSEUR** par la Force de la **REPRESSION PSYCHIATRIQUE** à Toulouse.

Ce témoignage se suffit à lui-même, cependant pour ceux qui douteraient encore de l'entente/lutte d'influence entre La Boère et la psychiatrie nous pouvons ajouter quelques autres choses.

X....dont le récit précède était en **placement LIBRE**, il a donc été maintenu de force et illégalement à La Grave et à Marchant par la répression combinée de L.E et de son équipe de «dur», par celle de Gayral et celle de Henri.

Il a été dépossédé par la force et pour un temps précis de tous ses biens personnels et de tous ses droits par les mêmes personnes.

X...qui a été enfermé successivement à la Boère, La Grave et Marchant par ordre de Lucien Engelmajer raconte...

Mon premier contact avec le patriarche me laissa peu de temps après une impression malsaine et assez angoissante.

« Je franchis le seuil de la porte de sa ferme (La Boère) et je me trouve soudain confronté à un homme d'une assez grande envergure avec une barbe blanche et autour de lui une huitaine de filles et un seul mec.

Cet homme ne me mets pas à l'aise; je ne me sens pas rassuré, il me déshabille du regard, les autres aussi, ça chuchote, et ça ricane, je stresse.

Je cherche son regard, mais je sens qu'il fuit le mien, qu'il m'étéquette, que je suis à ses yeux un défoncé. Rien. Une grosse impression de bassesse s'imprègne en moi.

Je suis assis devant la cheminée, toujours sans échanger un mot, et c'est avec surprise que je regarde cet homme en train de pelotter une fille, puis une autre, les seins, puis les fesses, personne ne bouge, ça continue de plus en plus (le stress?).

et c'est alors que Lucien entame le dialogue (toujours en pelottant les filles) il parle de cul, de vagin etc... et me propose ouvertement que je n'ai qu'à demander pour être servi, lui demander à lui bien sûr; «tu sais d'abord la première chose à faire c'est de te rincer les couilles, après ça va mieux!»

Je ne dis rien et ma première entrevue avec le patriarche me laisse sur une impression de dégoût, surtout aussi sur celle d'un homme qui a un très grand pouvoir sur les autres sans qu'ils puissent s'exprimer.

Un moment passe et le dialogue reprend «Ici personne ne garde ses papiers, tu vas me donner tout ce que tu as».

Le type qui est parmi les filles se lève, prend mon sac et le passe à la fouille dans ses moindres détails, même les lettres familiales, je suis complètement mis à sac; je me demande si je ne suis pas au commissariat et je stresse encore plus; le patriarche ordonne de prendre mon sac contenant tous les papiers et mes vêtements pour être mis en commun avec les autres, «ici tout se fait ensemble, on partage tout». Je me retrouve juste avec mon pantalon et ma chemise que je porte, les 10000 F (anciens) qui se trouvent dans mon sac seront pour la communauté, car ici personne ne doit avoir de l'argent.

Ça y est, je me retrouve comme les autres ici, une sensation d'être parqué, étiqueté, un cas soumis involontairement à un seigneur, un chef.

Laché parmi les autres «un éducateur toxico» (c'est à dire qu'au bout d'un certain de temps de présence à La Boère, un ou deux ans, les anciens prennent en charge les «nouveaux») m'explique cela en me dirigeant vers la cuisine, et me dit à voix basse devant les autres : «ici occupe toi toujours, fait semblant même si tu n'as pas envie de faire quelque chose, moi je m'en fous, mais c'est Lucien tu comprends, c'est très important, ne reste jamais sans rien faire».

Je suis dans la cuisine un torchon à la main, je suis à La Boère depuis deux heures environ et il est cinq heures, et le premier contact, si l'on peut dire se fait avec les autres.

Je suis assailli de tous les côtés par des questions sur la défonce, les braquages, les casses, le curriculum vitae quoi, je n'entends parler que de came, je suis très mal à l'aise, je quitte le torchon, je sors et éclate seul dans un coin;

Mon angoisse se transmet dans tous mes membres et je m'aperçois que je stresse encore plus qu'avant d'arriver à La Boère.

Voilà mes premières impressions sur La Boère.

Le lendemain matin réveil au son de la cloche pour le petit déjeuner; je ne peux pas me lever, mes jambes ne soutiennent plus le poids de mon corps, et je refuse d'aller à la cuisine;

aussitôt un «éducateur» (oui parce qu'il y en a un pour chaque groupe, c'est à dire qu'il y a environ huit à dix types ou filles dirigés, commandés, battus, et je n'exagère pas, par un seul n'agissant que sur ordre du patriarche, le berger allemand en quelque sorte, tous les renseignements sur le comportement du groupe se font par ce type, et tous les soirs il y a un rapport dans la ferme devant le patriarche)...

aussitôt un «éducateur» va prévenir Lucien et peu de temps après plusieurs «chefs» viennent me chercher pour aller déjeuner; ils me soulèvent, me prennent par l'épaule, me font asseoir, je ne peux rien avaler;

Lucien arrive et me dit : «ici on ne fait pas de cinéma, le moyen d'aller mieux c'est de prendre la pelle et la pioche et d'aller travailler à la quatrième maison qui est en construction».

Je refuse absolument bien qu'étant assez handicapé de mes membres de me soumettre à ses ordres.

Je me retrouve seul dans la cuisine, et au bout de vingt minutes je vois quatre gaillards rappliquer me prenant par côté et me mettant dans une fourgonnette, et sur ordre du patriarche je me retrouve à La Grave dans un circuit fermé.

Au bout de quatre jours La Boère vient me chercher, toujours les mêmes types, et me laissant supposer que je revenais à La Boère ils m'amènent à l'hôpital Marchant.

Voilà La Boère, voilà le Patriarche.

J'oubliais de dire que j'ai vu Lucien frapper d'un coup de poing une fille qui essayait de ne pas se soumettre à lui (dans le travail).

Paradis !

Je pense que nous n'avons ni le droit de juger, ni de moraliser, ni vous, ni moi, ni personne, dit le Patriarche. Nous avons d'autres droits: ceux d'aimer, d'agir, de réfléchir, de chercher comment ces jeunes victimes, nos victimes, vos victimes, peuvent s'en tirer. Il faut chercher que faire, surtout pour éviter les milliers de suicides d'adolescents. Cette fuite, cette atroce solitude où s'enlisent nos enfants et les vôtres. Les responsables sont à chercher parmi les adultes. Les adolescents, les enfants ne sont que les victimes, et l'émergence de nos responsabilités mal assumées, mal comprises, mal conçues.

Pourriez-vous faire le point sur les principes que vous mettez en pratique à la Boère?

A la Boère, nous réalisons le sevrage physique, un sevrage brutal, sans l'aide de médicaments, mais par les procédés les plus naturels qui soient: citron, huile d'olive vierge, tisanes, et par l'effort physique (élimination des toxines par la transpiration). Restructuration du corps par le sport, les massages, le yoga, etc. Le tout n'étant vraiment efficace qu'accompagné d'un sevrage psychologique. Le travail imposé n'est pas gratuit, c'est une participation à la construction du lieu de vie qui est celui de tous. Ce travail fait en commun supprime les angoisses, en particulier quand il est créatif, ce qui est le cas ici.

La création d'un lieu de vie et la participation à la vie dans ce lieu permettent en plus à chacun de s'inscrire dans une situation relationnelle qui le restructure en lui redonnant sa personnalité, base essentielle pour l'établissement d'une communauté vraie. Toute cette forme d'aide prend en compte les caractères spécifiques ou toxicomane, évoqués précédemment. Elle redonne au jeune confiance en lui-même. Elle lui permet de retrouver une image qui n'est plus égoïste et négative. Elle lui permet, par la redécouverte de son corps et la possibilité de ressentir et d'exprimer des sentiments vrais, de parvenir à des relations

sexuelles et amoureuses stables et bien vécues, même si c'est dans l'homosexualité. Tout cela dans un climat d'amour et de disponibilité permanente—ce qui ne veut pas dire dans un climat permissif et complaisant—qui régit les rapports de la Boère.

Quelle forme prend, concrètement, ce refus de la complaisance et de la permissivité?

Dans notre société, il ne faut pas craindre de le dire, tout concourt à rendre l'homme égoïste, égocentrique. L'altruisme a régressé. L'acte gratuit, l'art pour l'art, le travail bien fait, le travail pour le travail, tout cela existe encore, mais se trouve fortement dévalorisé. On met bien plus souvent en avant la situation, le profit, le gain facile. L'irresponsabilité est érigée en système. On cherche toujours à faire payer l'autre ou la société, cet être multi-informe. Et le donnant-donnant de ce siècle est un marché de dupes.

A la Boère, il y a un échange au sens vrai du terme: le plus fort donne davantage, le plus responsable a plus de devoirs et moins de droits. Ici, le jeune n'a pas la vie facile, il n'est ni choyé ni dorloté. Cela paraît injuste, mais est parfaitement compris et assumé par tous lorsque, après un certain temps, ils parviennent à se défaire de leur égoïsme. Si l'on veut retirer la drogue ou l'alcool à un toxico, il faut les remplacer par autre chose. Mais les remplacer uniquement par le travail ne peut donner de résultat. Certains l'ont essayé, qui n'ont jamais réussi. Parce que je crois que la transformation ne doit pas porter sur la surface, c'est-à-dire le sevrage toxicomaniaque d'abord, puis sur l'oubli psychologique de la toxicomanie, mais qu'il faut chercher plus loin les motivations profondes du malaise d'origine pour le combattre. C'est pourquoi nous avons créé un lieu de vie où chacun doit s'assumer, reprendre confiance en lui, grâce à l'authenticité des rapports et à l'amour qui régit toute les relations.

Pourquoi est-il si difficile pour un toxicomane de se sortir de la drogue?

Pour celui qui en est au stade de la dépendance physique et morale, la drogue remplace tout, est tout. Il est même juste de dire d'un «junkie» qu'il fait l'amour avec sa seringue, qu'il appelle sa chérie. Alors, pour aider un toxico à décrocher, il faut lui révéler, lui apprendre lui inculquer d'autres désirs, d'autres joies, d'autres motifs ou raisons d'être, de vivre, d'exister. Ainsi la drogue d'un tout devient la moitié, le quart puis un dixième de la vie d'un toxico. Le reste étant l'amour physique et moral, de l'amitié, la musique, la créativité, le travail...

Combien de temps faut-il pour oublier la drogue?

En matière de toxicomanie, quand quelqu'un est touché depuis dix ans, il ne faut pas être dupe. Un an, parfois deux, sont nécessaires pour qu'un garçon soit assez sûr et puisse partir. Parfois il suffira d'un verre de qui émoussera sa volonté de rester neutre, de demeurer absent de la drogue. Parfois il suffira d'une angoisse importante ou d'un moment de dépression dû à une dispute avec quelqu'un qu'il aime, ou simplement d'un souvenir qui resurgira au moment où il aura entrevu un objet familier.

Le problème du choix des soignants est délicat et décisif: comment les trouver, et peut-on les former?

Je prétends qu'un ex-toxico de drogues dures qui a réussi à s'en sortir, et qui effectuerait un stage d'un an chez nous, au sein de notre association «Le Patriarche», serait bien plus qualifié que la plupart des aidants, qui ne se sont occupés alors que de débilés, de caractériels, de psychotiques, et qui prétendent aider les toxicos. Mais cela est du domaine de l'utopie, car la «diplomatie» a force de loi et de raison. Peu importe la qualification réelle. Ce qui compte, c'est le titre. Je suis une grande preuve de cette remarquable injustice et déraison.

Quelle position occupent les soignants à la Boère?

Nous différons de tous les autres centres qui existent en ce sens que les aidants travaillent comme nos jeunes, qu'ils n'ont pas plus de droits qu'eux, mais certainement plus de devoirs. Parfois même certains éducateurs en stage chez nous sont rejetés par nos jeunes s'ils ne se plient pas à ces règles.

Les médecins semblent souvent déroutés par les problèmes des drogués: quelles en sont à votre avis les raisons?

Je pense que si les médecins sont très souvent déroutés—ils sont quelques-uns à me l'avoir avoué—par l'attitude des toxicomanes: mensonge, manipulation, rechutes systématiques, c'est parce qu'ils font l'économie à la fois de l'analyse des raisons qui ont pu pousser un jeune à la drogue et de celle de ses composants psychologiques. Or les médecins et les psychiatres sont les seuls interlocuteurs autorisés que le toxicomane «à réinsérer» trouve en face de lui.

Vous pensez donc que les médecins ne voient qu'un aspect du sevrage...le sevrage physique...mais qu'ils ignorent le sevrage psychique?

Les médecins réagissant bien souvent en spécialistes, ne voient, la plupart du temps, dans le toxicomane qu'un organisme malade de substances toxiques et interdites. Ils soignent cet organisme grâce aux médicaments, divers calmants, distribués à haute dose, et même des toxiques légaux. S'ils s'en tiennent à un bilan superficiel, ils peuvent considérer que le toxicomane est guéri, puisque son organisme est débarrassé de sa drogue habituelle. Il reste pourtant alors indépendant des médicaments de remplacement. Mais si certains médecins cherchaient à savoir ce que fait le toxicomane à peine sorti de leurs établissements, ils seraient peut-être surpris de constater qu'il n'a rien de plus pressé, invariablement, que de retrouver sa défoncée et son milieu. Ces rechutes se produisent également lorsqu'on a recours au même type d'intervention: la prise en charge par les médicaments. Les rechutes sont presque inévitables, puisque la médecine ne tient pas du tout compte de l'autre aspect de la dépendance psychologique, qui est pourtant déterminante. La meilleure preuve de cette dépendance est la facilité avec laquelle un toxicomane privé de sa drogue habituelle adopte et détourne n'importe quel produit, en particulier les médicaments que l'on met à sa portée.

Pourtant il semble bien que certains psychothérapeutes obtiennent des résultats probants...

Il y a quelques résultats, en psychothérapie, mais par des psychothérapeutes avertis très peu nombreux. Il faudrait initier un

nombre important de psychothérapeutes pour rendre ces psychothérapies opérantes. Je prétends, quand à moi, que seule est valable une psychothérapie en des lieux où le toxicomane n'a pas la possibilité d'utiliser sa drogue: centres spécialisés de postcure ou d'hospitalisation prison... Il me semble en effet difficile de croire qu'un toxicomane, toujours sous l'influence de la drogue, puisse tirer un profit valable d'une psychothérapie, même hebdomadaire. Cela dit, je pense quand même qu'il y a mieux que la prison ou l'hôpital psychiatrique pour aider les toxicomanes !

Vous pensez que l'on peut réellement «aider» un drogué en supprimant complètement la chimiothérapie ?

Il est évident que la psychiatrie traditionnelle a du mal à comprendre comment on

peut aider quelqu'un sans chimiothérapie. Même si le sujet traité est difficile, même s'il n'arrive pas à dormir et s'il a des angoisses, la chimiothérapie, chez nous n'est pas nécessaire. Peut-être pendant trois ou quatre nuits ne dormira-t-il pas, mais il est évident qu'au bout d'un certain temps, à force d'être entouré d'affection et de tendresse, et également de vigilance, il peut fort bien, sauf des cas bien précis, certains types de schizophrénie ou certaines névroses, être sevré de tout médicaments. En revanche, chaque fois qu'un médecin psychiatre a voulu m'imposer—et m'a du reste imposé: je n'ai pas le droit de refuser, sinon je serais accusé de médecine illégale—des médicaments, mes sujets, mes garçons et mes filles, ont passé plus d'un mois sans pouvoir avancer d'un pas: ils demeurait stationnaires.

(Tonus)

il faut casser la personnalité

Lucien Engelmajer, dit-elle je l'ai d'abord revu à l'occasion d'une conférence que nous lui avons demandé de tenir à Mantes-la-Jolie, dans le cadre de l'association «Accueil-Info-Drogue» dont je fais partie.

Il était venu avec quelques jeunes et il avait fait un véritable malheur. Certes, les gens n'avaient pu poser beaucoup de questions, puisqu'il avait conservé la parole tout le temps, mais ils étaient sortis rassérénés: cet homme-là disposait d'une méthode infailible, il suffisait de lui confier ses enfants toxicos pour que tous les problèmes soient réglés, comme par enchantement.

«M. Bernard Hervé—dont un fils est éducateur à la «Gentillade», un centre de postcure créé près de Cahors, et dont le second fils est mort l'année dernière, à 19 ans, des suites de la drogue—a le premier fait un court séjour à la Boère. Il fait partie de notre association et lorsque nous lui

avons demandé ce qu'il en pensait, il est resté très évasif: «Allez-y, vous me direz ce que vous en pensez après.» C'est exactement ce que m'avait dit aussi le Dr. Rodolphe Ingold, de Marmottan, tout en me précisant: «Ouvrez tout grands vos yeux et vos oreilles.»

«Nous y sommes allés à trois en Juillet de cette année. Il y avait parmi nous le fils de M. Hervé, François. Nous avons prévu de rester une dizaine de jours... nous en sommes partis après trois jours, complètement écoeurés par ce que nous y avions vu.

«Première constatation, première déception: Le Patriarche est quasiment invisible. D'un côté, il y a la ferme, où travaillent les toxicos, de l'autre un bâtiment où il vit avec sa femme Réna, ses enfants, et Mireille, une... psychopathe (?). Certains jeunes de la Boère nous ont ainsi certifié ne pas avoir pu prendre de rendez-vous avec lui depuis un an. Impossible de le voir et de lui parler seul à seul !

«Pour ce qui nous concerne, nous ne l'avons vu que trois fois: d'abord lors d'une visite de journalistes, et tout le monde semblait étonné de le voir manger à la table commune. Quand il a dit: «Soyez naturels, soyez comme d'habitude», j'ai commencé à me rendre compte à quel point cet homme avait pu changer.

«On l'a vu ensuite à l'occasion de la venue d'un diplomate israélien, et enfin lors de l'arrivée d'un jeune toxicomane amené par un prêtre. Le Patriarche, qui se pique d'amour, a insulté basement le jeune garçon, l'a frappé à coups de poings, dans la cour, et devant tout le monde. Comme ça sans raison, il l'a fait fouiller de manière véritablement sadique, pour savoir s'il ne cachait pas de drogue dans ses parties les plus intimes.

«Dépassé par les événements, le prêtre a dit que c'était lui qui détenait cette drogue et il l'a donnée à Engelmajer. Le garçon était en état de manque. Alors Réna lui a dit qu'il devait la chercher et que c'était quelqu'un de l'entourage qui l'avait. C'était tout simplement Réna elle-même, la femme de Lucien, qui en fait était allée la jeter dans les toilettes!

«Voyant que nous allions intervenir, le Patriarche a proposé une réunion: «Nous sommes en démocratie après tout, n'avait-il cessé de répéter». Durant cette réunion, qui a duré au total une heure, et à laquelle le toxico assistait debout contre la porte, terrorisé, les encadrants ont commencé par s'attaquer mutuellement et reprocher à Lucien d'admettre encore des nouveaux. Il faut savoir que sur 80 habitants à la Boère et au château de la Mothe, il n'y a plus guère que 15 drogués, le reste étant constitué par des marginaux, des délinquants, etc. Cette mascarade de réunion a duré trois-quarts d'heure, puis on a enfin débattu du cas du nouvel arrivant lui-même.

Lorsqu'on on lui a demandé s'il désirait rester, il a dit que non, arguant qu'il ne trouvait pas là l'amour qu'il pouvait espérer et qu'on lui avait tant vanté. Il a ensuite prononcé le mot de «fascisme». Alors l'un des «éducateurs» s'est précipité sur lui avec un couteau à cran d'arrêt. Il lui aurait de toute évidence fait la peau si nous ne nous étions pas immédiatement interposés. Réaction du Patriarche à l'égard du jeune garçon: «Tu vois tu indisposes tout le monde. Si tu veux l'amour, tu n'as qu'à lire un poème que j'ai écrit sur ce thème!»

«Puis Réna—qui de temps à autre en pleine réunion prend la main de son mari en lui susurant tendrement: «Mon petit fascis-

te», a pris la parole pour dire qu'à la Boère, on était toujours libre de partir ou de rester, mais qu'en ce qui la concernait, il n'était pas «clair» et qu'il devait donc impérativement rester.

«A sa question: «Qui veut l'encadrer?» un jeune garçon venu pour passer ses deux mois de vacances à s'occuper des toxicos, après avoir lu le livre du Patriarche, s'est proposé. Mais il a précisé qu'il n'entendait pas employer les mêmes méthodes basées sur la violence. Si vous aviez entendu les chapelets d'injures qui ont accueilli sa réflexion!

«Car il faut bien savoir qu'à la Boère la violence est permanente et institutionnalisée. Elle sévit tous les jours, depuis le lever, fixé à sept heures—et j'aime autant vous dire que tout le monde a grand intérêt à être debout à 7h3mn!—jusqu'au coucher.

«Un petit nombre d'encadrants, anciens toxicos, détiennent tous les pouvoirs. Ce sont eux qui décident des travaux à faire et qui les imposent, en employant au besoin la force physique. Nous avons vu un garçon avec mâchoire cassée parce qu'il refusait de faire deux jours de suite la même tâche. Depuis, il mange sa soupe avec une paille! Un autre est parti avec le nez cassé à l'hôpital de Toulouse. Même les gendarmes du coin ont dit: «Ils y vont fort!»

Il faut dire aussi, pour effleurer le problème de la sexualité, que le Patriarche s'est arrogé le «droit de cuissage»: Ça fait partie de la thérapie, dit-il. Si une fille refuse, elle ne fait pas de vieux os à la Boère, parce qu'elle... n'a pas le contact».

«Pourquoi les jeunes ne partent-ils pas? D'abord parce qu'on leur a confisqué les papiers et argent à leur arrivée et qu'on refuse de les leur redonner. Ensuite parce qu'ils n'ont guère le choix qu'entre la prison ou l'hôpital. Et enfin par crainte des représailles. Lorsqu'un garçon fugue, il est pris en chasse par les encadrants, dont l'un a en permanence un couteau à la main, et il est ramené à la Boère, où on se charge de lui faire amèrement regretter son geste.

«Je pourrais vous en parler durant des heures et vous citer bien d'autres exemples qui vont à l'encontre des thèses abordées par Engelmajer dans son livre. Et au besoin je le ferai, comme plusieurs personnes qui elles aussi sont prêtes à parler. Je voudrais simplement vous dire que la Boère ne peut apparemment se prévaloir d'aucune réussite réelle. Que le sevrage y est une vue de l'esprit, car la plupart des garçons qui arrivent viennent de prison ou d'hôpital psychiatrique, où on les a déjà sevrés. Que



la réinsertion n'existe pas plus et que les toxicos se défoncent de nouveau dès qu'ils sont sortis.

«Tenez, très significatif, il me revient à l'esprit la vision de ce jeune qui, durant un repas, très gentiment, disait ne pas vouloir manger sa crème. Devant les injures et les menaces, «Bouffe-là, sinon je t'écrase la gueule contre le mur» !, il a dû la manger jusqu'au bout. Et lorsque je lui ai demandé ensuite, alors que nous étions seuls, ce qu'il ferait le lendemain si la même situation se répétait, il m'a dit: «Je mangerai ma crème, et encore après-demain, j'ai trop peur».

Le tout appuyé de regards à droite et à gauche, pour voir si on ne l'épiait pas. Car là-bas, tous ceux qui se confient le font de cette même façon, et à des gens dont ils sont complètement sûrs. Autrement dit, pas à des journalistes, des médecins, etc. Moi, j'étais une personne comme eux, se situant sur le même plan, et c'est pour cette raison que j'ai pu en savoir très long.

«A la Boère, pour Engelmajer, tous les moyens sont bons pour empêcher les gens de mourir. Car la drogue, c'est la mort. Il veut donc faire le bonheur des gens malgré eux. C'est l'inquisition, le goulag à coups de pied quelque part. Un jour, un garçon a ouvert sa chemise devant moi, me montrant une balafre et me disant: «Il faut parfois en passer par là pour s'en sortir» ! Ça et le reste, il est bien évident que ni les journalistes, ni les visiteurs ne peuvent le voir ou le savoir.

«Le Patriarche m'a dit lui-même, et je me souviendrai longtemps de ses propres

termes: «Lorsqu'on arrive à la Boère, on ne doit plus penser. Il faut casser la personnalité des gens pour leur en fabriquer une nouvelle».

Il procède en quelque sorte à un véritable lavage de cerveau !

«Engelmajer a d'abord suscité un immense espoir, qu'il a beaucoup trop cristallisé sur sa propre personne. Mais il utilise dorénavant les méthodes qu'il dénoçait lui-même, en cherchant à détruire toute sensibilité, tout moi profond. Est-ce là le bon moyen pour casser cette fascination qu'exerce la drogue? Je ne peux y songer un seul instant.

«Pour moi, Engelmajer est un mégalomane dangereux, qui a perdu complètement pied, et gravement perverti une idée sensationnelle. Le processus de dégradation est dorénavant tellement engagé—et il n'a fait que s'amplifier à la sortie de son livre—que l'on ne guère espérer en un avenir meilleur et plus rassurant. Or, ce qui est particulièrement grave, c'est que les dons affluent de toutes parts, c'est surtout qu'Engelmajer semble avoir l'oreille de Mme. Drogue: cinq autres centres d'accueil dépendant de la Boère, devraient paraître, être créés d'ici la fin de l'année. Il faut absolument éviter cela, et nous entendons bien le dire à Mme Pelletier lors de l'entrevue que nous devons avoir avec elle prochainement.

«Vous savez, termine Mme Lhéraud, lorsque je suis partie de la Boère, j'étais positivement malade. Et je ne suis toujours pas remise !

(Tonus)

j'ai passé deux ans à la boère

«J'ai passé deux ans et demi à La Boère comme animatrice. Au début avant d'être installés à St Paul sur Save, nous étions à Thil. C'était un centre d'accueil pour les routards qui en contrepartie faisaient quelques travaux pour Lucien. Ensuite, ça a été La Boère. Au début, nous vivions tous au château, puis Lucien et sa femme se sont installés dans la petite ferme à côté. A certains moments, la nourriture était très sommaire, nous ne mangions que des pois chiches et des lentilles (sic). C'est à ces moments là que Lucien mangeait avec sa femme chez eux. Je m'en souviens bien parce que nous allions leur faire la vaisselle et nous voyions les restes avec beaucoup d'envie.

Du point de vue des activités, nous ne faisons pas grand chose; un peu de tissage, mais ça n'allait pas bien loin; la plupart des tissages étaient faits par le Patriarche quelques temps auparavant.

Pourquoi as-tu quitté La Boère ?

C'est à cause du patriarche, de sa personnalité étouffante. Tout doit passer par lui, c'est lui qui décide de tout et pour tous, et puis il frime toujours.

Et la violence ?

Je sais qu'il y en avait, mais je n'ai pas assisté à tout, par contre, j'étais présente lorsque des filles que je connaissais bien ont reçu quelques coups de poing.

Sa personnalité étouffante, ça veut dire quoi pour toi ?

Ca m'ennuie d'en parler, j'ai eu pas mal de problèmes à ce sujet. Ce qui est pénible, avec lui c'est qu'il explique sa position par rapport à nous comme sa thérapie; c'est facile et ça lui sert bien.

Ceux qui arrivent, on leur prend leurs papiers ?

Oui, et ils n'ont pas d'autres choix. Pour eux, c'est La Boère ou la prison et l'hôpital psychiatrique. Le courrier par exemple est toujours ouvert, c'est pour vérifier qu'il n'y a pas de «came» dans les enveloppes.

Et maintenant, tu es partie ?

Oui, je n'étais pas à plein temps à La Boère, j'y allais comme aide dès que j'avais du temps de libre. La plupart de tous ceux que j'ai connus, entre eux ils savaient bien à quoi s'en tenir par rapport à Lucien. Tous à un moment ou à un autre foutent le camp, ils en ont marre.»

KERMESSE

Mercredi 19 octobre 1977 21 heures, foyer des jeunes de Grenade sur Garonne. Nous arrivons à quatre; première surprise, l'entrée est payante, 5 frs par personne. Nous sommes venus pour ce débat, nous payons. Dès notre entrée nous sommes repérés par un regard de Réna à Lucien (LE PATRIARCHE). La salle est comble, toutes les chaises sont occupées par des habitants de Grenade sur Garonne, il y a là le pharmacien, le médecin, les gendarmes etc... Avant de commencer la soirée, quelques jeunes passent nous proposer le livre «LE PATRIARCHE» qui sera ensuite dédié. La soirée commence par une présentation de Lucien Engelmajer par lui-même, de sa femme Réna et de la dizaine de toxicos qui sont avec lui. Le Patriarche précise qu'il s'agit de la «67° conférence» qu'il donne, et surtout il ne veut pas polémiquer. La soirée se déroulera de la façon suivante : Débat sur la thérapie et la prévention, puis projection de diapositives sur La Boère et Lamothe, «et la vente du bouquin reprendra de plus belle» (sic). Il ajoute qu'il a créé La Boère avec sa femme et qu'il a 72% de réussite, pour les quatre dernières années. Pour être reconnu «récupéré» par les autorités, il faut après sa sortie, que le toxico se passe de drogue pendant six mois. Vient ensuite la présentation des toxicos : le premier, sorti d'H.P. 8 ans de défonce, puis vient le doyen de La Boère et la ronde recommence, 26 ans 7 ans de défonce, 10 ans que je me défonce, 23 ans 3 ans de défonce, 1 an et demi à La Boère 8 ans de défonce, 17 ans je me défonce depuis l'âge de dix ans et demi, 35 ans 19 ans de défonce, 1 mois et demi à La Boère je viens de Paris etc...

Un jour j'en ai eu marre, j'avais entendu parler de La Boère à la télévision, je suis venu.» Le Patriarche intervient, il parle de tout autre chose «Au mois d'Août nous avons eu un congrès de l'U.N.E.S.C.O. avec des gens de l'O.M.S., de l'O.N.U. du Canada etc... L'auditoire est médusé d'avoir devant lui cet homme si «important». Et le patriarche ne s'arrête pas en si bon chemin, il ajoute : «je vous signale qu'un nouveau bouquin va paraître d'ici quinze jours chez France-empire (Histoire d'H). Il s'agit de répondre à certains médecins, qui veulent banaliser certaines drogues. Du fond de la salle arrive une autre question : «Qu'est-ce que vous entendez par normalité?»

Le patriarche s'énerve, renvoie le questionneur à son dictionnaire. La question est à nouveau posée, mais Lucien Engelmajer ne veut pas répondre, avec quelques pirouettes de style dont il a le secret, il élude le sujet et passe à la troisième partie de la soirée, les diapositives. La séance débute sur des vues de La Boère puis Lamothe, le tout sur commentaire du genre «nous avons fait tout nous même» ou alors «c'est tout des matériaux de récupération». La «KERMESSE» se termine, car c'est de cela dont il s'agit ce soir : gagner du fric, endormir le vulgum-pecus à coup d'organisations internationales et faire croire par quelques chiffres bien placés qu'il n'y a que réussite.

prends tes affaires et tire-toi ...

Au moment d'entreprendre ceci : témoigner ce que j'ai vu, entendu, voire subi au Domaine de la Boère, établissement dirigé par Lucien Engelmajer dit le Patriarche, je tiens à préciser que je cherche en cela à me rendre utile à la société dans son ensemble. Soyons clair : il ne saurait s'agir pour moi, d'une dénonciation indirecte « *de gauche* » voire « *gauchiste* », des pouvoirs publics supposés coupables de tous les maux de la société.

J'ai travaillé comme enseignant dans une institution psychiatrique et j'ai été surpris de l'importance des moyens matériels et humains mis par la société à la disposition d'une telle institution, surpris aussi de l'étendue de liberté dont jouissait la dite institution dans l'organisation du temps et de l'espace, du choix des méthodes enfin.

Qu'on ne compte pas sur moi pour répandre le manichéisme suivant : tout ce qui est à gauche est bon, tout ce qui est à droite est mauvais.

Un mot encore. Je tiens La Boère pour un lieu qui n'est pas sans évoquer, quoique de très loin bien entendu, mais pour l'état d'esprit, l'atmosphère, et tendanciellement l'organisation, le Goulag rien de moins : ceci peut paraître très exagéré, mais je ne suis pas le seul à qui une telle idée soit venue.

J'ai passé 10 jours à la Boère, fin Avril début Mai 75; je n'étais pas toxicomane ni de près ni de loin. C'est à la suite d'un deuil cruel que j'ai songé à la Boère dont j'avais entendu parler comme d'une *communauté*. Ce sera le premier point de mon témoignage : à l'époque du moins, la Boère n'était pas une communauté, c'était un *établissement* sous la direction implacable d'un certain Lucien Engelmajer, dont la personnalité plus ou moins marginale contribuait à donner le change. Lucien était grand lecteur de publications du genre Charlie Hebdo, la Gueule Ouverte, etc... et se présentait du côté des «*toxicos*» comme on dit là-bas pour désigner les pensionnaires de l'établissement, comme un «*freak*» sincère : leur pair.

Je passe sur l'arrivée à la Boère, d'autres sans doute en parleront. Les lieux sont charmants. Le hic, d'emblée, c'est Lucien. Quant à moi il a voulu me placer dans le rôle d'une sorte d'éducateur coercitif. Ce n'était pas du tout mon compte. Il pensait sans doute au nom de son expérience qu'ainsi programmé je ne pouvais que me faire détester des «*toxicos*». J'ai d'ailleurs dû lutter quelques fois contre ce programme qui était en moi malgré tout. Bien entendu j'étais tout disposé à apporter aux autres ce que je pouvais leur apporter dans l'ordre culturel, relationnel et matériel. Divers projets avaient rapidement vu le jour : en musique (il y avait un prix de violon au conservatoire) et même en mathématiques. Cela peut paraître idiot, mais plusieurs personnes m'avaient demandé un cours de maths, pour les vertus

therapeutiques de cette discipline (parce que «ça fait dormir» disaient-ils). On me fera sans doute l'honneur de croire qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Ces gens-là avaient lu que la pratique du raisonnement mathématique a une vertu équilibrante assez profonde et peut rétablir le cycle du sommeil mieux que le valium. Sur le plan relationnel, frappé par l'air apathique de la plupart, je me suis efforcé, comme j'avais appris à le faire à l'Hôpital de Jour, de discuter avec les gens et de contribuer à résoudre, incompréhensions et tensions.

Ce n'était pas là le compte de Lucien. Il a commencé à se déchaîner contre le «dada» de la «relation» des psychiatres et me vouer avec eux aux gémonies.

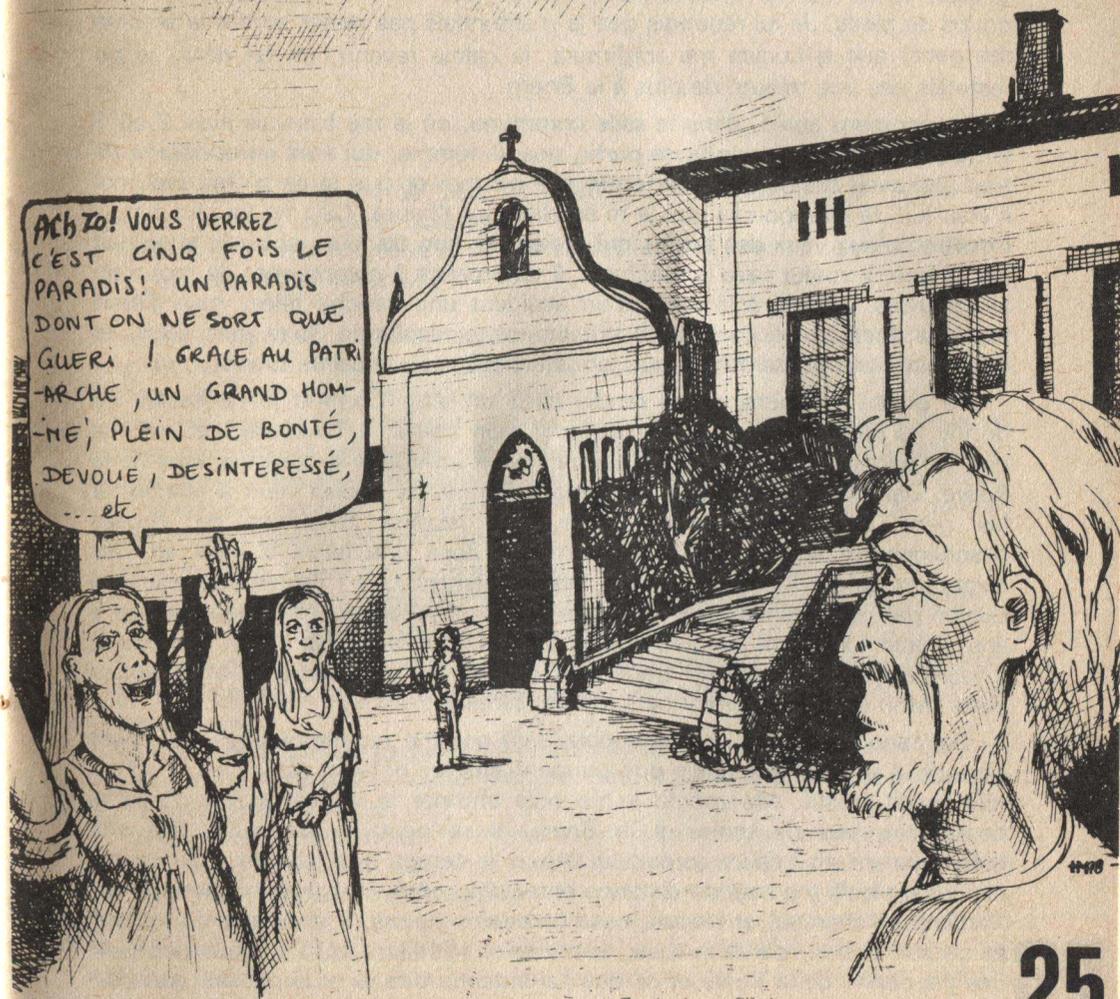
J'ai su par la suite qu'il avait toujours refusé d'employer du personnel spécialisé : psychologues, éducateurs,... et que c'était là le point principal de friction avec l'administration qui lui avait refusé longtemps et pour cette raison tous crédits.

Pour le reste et pour éviter à ceci une longueur excessive je m'en tiendrais à l'énumération des choses qui m'ont le plus choqué à la Boère.

Le premier soir, au cours d'une petite fête, une jeune fille est venue m'embrasser, nous avons flirté un moment. C'était de sa part un mouvement de tendresse dû à mon désarroi de l'époque qu'elle avait parfaitement senti. Ce flirt s'est interrompu dès que je me suis aperçu que cette jeune fille avait un ami, ce que j'ignorais, et qu'elle et moi nous sommes rendu compte qu'il était jaloux, bien qu'il ne l'ait pas manifesté directement (on est libéré) à ce qu'il commençait à chercher querelle à d'autres. La jeune fille partit se coucher et la querelle naissante s'est apaisée. C'est alors que tout était fini que j'ai vu Lucien pénétrer dans la salle commune, armé d'un bambou d'une soixantaine de cm de long, portant à son extrémité un morceau de plomb de la grosseur d'une petite pêche, foncer sur Laurent un garçon d'une vingtaine d'années, qui n'était pour rien dans le début de l'altercation, le frapper de son bâton et d'un coup de tête. Laurent s'est écroulé. Nous l'avons transporté sur son lit. Le lendemain Lucien prétendait que Laurent était épileptique et que son évanouissement n'était pas dû à la force du choc, que d'autre part c'était par sympathie pour lui qu'il l'avait frappé : le détourner de la mauvaise voie. Tout ceci est possible. C'est à d'autres d'en juger. Je reviendrai sur ce genre de problèmes à la fin du présent témoignage.

Le 2 ou 3ème jour qui suivit, une «réunion» était convoquée, en mon absence au cours de laquelle la jeune fille dont j'ai parlé était accusée de libertinage et de dieu sait quoi. En rentrant de mon travail le soir, j'ai appris qu'elle avait quitté la Boère avec son ami.

Quelques jours plus tard, un vendredi soir, la visite d'un inspecteur du ministère de la santé était annoncée pour le mardi suivant. Il fallait d'ici là nettoyer les abords, ranger et nettoyer l'intérieur, commencer à construire le poulailler. Le lendemain samedi, comme il avait plu et que les abords étaient tout mouillés, nous décidâmes au petit déjeuner de commencer par l'intérieur. Le fils de Lucien qui dirigeait la maison en l'absence de son père vint littéralement hurler qu'il avait dit de commencer par les abords. Comme le robuste garçon avec qui je me trouvais obtempérait comme un petit enfant, je le regardai d'un air pour le moins surpris. Un moment après il m'expliqua qu'il



risquait une peine de prison et que c'était la raison de sa présence à la Boère et que la philosophie de Lucien était toute simple : être ici à ses conditions ou la tôle. A prendre ou à laisser.

Le dernier jour, un dimanche, Lucien est venu vers 17 h rouspéter : on fichait rien, la préparation du repas n'était pas encore commencée, etc... Il s'en prenait plus particulièrement à une jeune fille qui au début lui tenait tête, puis tout-à-coup sur des allusions de Lucien que je n'ai pas comprises, j'ai vu cette jeune fille se démonter complètement, proche de la crise de nerfs. Réna la femme de Lucien est alors arrivée avec des poulets qu'elle commença à plumer, du genre « *il n'y a que moi qui travaille ici* ». Je me suis approché pour participer à cette tâche. « *Toi, fous le camp, espèce de saloperie, prends tes affaires et casse-toi !* »

Joignant le geste à la parole, complètement hors d'elle, en culotte de cheval, tenue qu'elle affectionnait, elle se jeta sur moi me distribuant des coups de pieds. Je lui répondis que je n'entendais pas rester contre la volonté des gens, que si Lucien me confirmait, le calme revenu, un tel désir, je ne resterais pas une minute de plus à la Boère.

Un moment après, dans la salle commune, où je me trouvais avec 2 ou 3 autres, Lucien me demanda de partir, que sa femme, qui était « *propriétaire de tout* » lui avait donné à choisir entre elle ou moi et que si ce n'était pas moi c'était lui. Je lui répondis que je m'en allais sur l'heure. Cela ne lui plut pas, il trouvait qu'aux yeux des autres qui étaient là, son discours absurde atteignait son image, il voulut faire le méchant. Il commença à s'approcher de moi d'un air mauvais. J'avais à la suite d'un accident une hanche fêlée, mais j'étais résolu à accepter le combat. Il dut lire cette résolution dans mes yeux, et ceci, joint sans doute au fait que je n'étais pas seul, le calma tout à coup.

Je quittai la Boère et me rendis chez un ami. Comme je ne savais où dormir les deux nuits que je passais pour mon travail, à Toulouse, cet ami me donna l'adresse de parents à lui qui habitaient un village à quelques kms de la Boère. Dans la semaine qui suivit Réna la femme de Lucien vient à rencontrer les gens qui m'hébergeaient. Elle leur raconta tellement de choses désobligeantes sur moi qu'ils rapportèrent dans une lettre à mon ami les calomnies qu'elle leur avait débité. Essentiellement ceci : j'avais été envoyé à Lucien par un psychiatre de ses amis chez qui j'étais en traitement depuis 5 ans. Il était fortement suggéré que je pouvais être dangereux. Bien entendu je n'avais alors jamais été en traitement ni chez ce psychiatre ni chez aucun autre. Mon ami le crut volontiers, heureusement.

En conclusion ceci doit être considéré comme un témoignage purement objectif. Il se peut que quels que puissent être les défauts de Lucien, il ait un rôle social positif. Moi-même je ne puis affirmer le contraire, j'ai d'ailleurs passé trop peu de temps à la Boère. Il se peut en particulier que cet établissement ait beaucoup évolué depuis le temps que j'évoque. Je trouve cependant qu'il y a trop de distance entre d'un côté l'image publique que « *Le Patriarche* » cherche, et réussit jusqu'à certains points, à donner de lui-même et de son action, par la presse, la télévision, l'édition et d'un autre côté ce que j'ai connu de la Boère et ce que j'ai entendu dire ici et là par des gens qui y ont vécu pendant des mois voire des années.

G.

TEMOIGNAGE d'un ENCADRANT

J'ai vécu à la Boère de Déc. 72 à Sept. 74, en pointillé, au rythme des week-end et des vacances scolaires.

J'habitais en effet à Toulouse et j'y suivais des études: je venais donc à la Boère dès que cela m'était possible.

Je tiens avant tout à préciser que lorsque j'ai connu la Boère, ce n'était pas du tout un centre de thérapie pour Toxicomanes. Le projet dont on parlait à cette époque était un projet d'école parallèle.

Pour ma part, j'étais attiré par l'aspect de la créativité, de l'artisanat de la vie communautaire à la campagne, par la liberté des relations... Je venais passer du temps agréablement, je rencontrais beaucoup de gens, et en contre partie, j'acceptais de participer à la vie de la maison en amenant ce que je pouvais amener: ma force de travail et un peu d'argent.

Assez vite, la Boère a pris un autre visage, en deux étapes:

- du printemps 73 jusqu'à l'acquisition du domaine de Lamothe,
- et après cette acquisition.

Du tout début, un nombre de plus en plus important de jeunes passaient coincés dans leurs difficultés personnelles: la Boère était pour eux un lieu d'accueil ouvert.

Parmi ceux-là, certains avaient fait des tentatives de suicide, sortaient d'HP ou étaient accrochés à des produits toxiques: petit à petit, la Boère est devenu un lieu à visée thérapeutique.

Pendant toute une période, pour faire face à la surcharge financière, Lucien et sa femme ont fait appel à des fonds privés: les dons ont afflués, en espèce et en nature. Il était de plus en plus question d'un subventionnement public, qui a fini par arriver, modifiant radicalement le statut des personnes fréquentant la Boère: les permanents sont devenus thérapeutes les jeunes accueillis sont devenus des malades à soigner, les amis de la Boère des encadrants, des bénévoles... et des donateurs.

Avec le temps, le projet de Lucien a pris de l'ampleur, à tel point que les murs de la Boère n'ont plus suffi, et une association s'est créée en vue de l'achat du domaine le Lamothe.

Aquisition faite, le «projet thérapeutique» du lieu d'accueil s'est élargi à un projet de «réinsertion sociale».

Ça n'allait bien sûr pas s'arrêter là. Mais c'est à ce moment que mes relations avec la Boère ont été coupées.

J'aimerais porter un témoignage sur mon vécu «d'encadrant», puisque c'est la place à laquelle je me suis trouvé, un peu malgré moi, en tout cas sans trop saisir ce dont il était question. Je ne fais pas une analyse, mais je rapporte un certain nombre de perceptions, que ma place me permettait d'avoir.

A la Boère, il y a un personnage central, sur lequel tous les yeux sont posés c'est Lucien le patriarche. Il y a aussi sa femme, Réna, l'éminence grise. Qui gouverne? la question reste posée. A côté d'eux, il y a deux catégories de personnes: les exécutants dociles et les exécutés dociles à savoir les encadrants et les encadrés. En fait, la réalité est moins schématique, et bien au contraire, c'est le flou le plus absolu qui caractérise les statuts des personnes de la Boère. L'ambiguïté, est soigneusement entretenue par Lucien, parce que pouvoir mettre les gens à la place où on a envie qu'ils soient selon les occasions, c'est un formidable outil de pouvoir.

Les encadrants, comme moi, sont recrutés sur le mode du bénévolat. Ils sont passés à la Boère un peu par hasard et séduits par le discours très persuasif de Lucien, se sont engagés dans l'aventure se sentant interpeler à amener quelque chose à leur mesure.

Adultes, chéris, ils sont tout de suite démasqués du lot commun des autres personnes accueillies. Ils ont un statut de privilégiés, pouvant frapper à la porte de la ferme (la maison des Engelmayer) sans crainte d'une remontrance. Ils sont au contraire accueillis à bras ouverts: «c'est formidable, si seulement tout le monde pouvait être comme toi... aussi dévoués...»

Et la hiérarchie à la Boère se met ainsi en place, par tout un système de gratifications affectives: «je suis en colère contre lui, mais toi je t'aime bien...» X nous quitte, quel ingrat, heureusement toi tu restes.»

Etre bien-vu par Lucien et Réna, c'est l'assurance d'une marge de manoeuvre plus importante. Assurance fragile, car le statut de privilégié risque à tout moment d'être remis en question: la moindre divergence d'opinion avec Lucien ou Réna sont l'occasion de reproches tantôt véhéments, tantôt insidieux, mais toujours jouant sur le thème de la culpabilité.

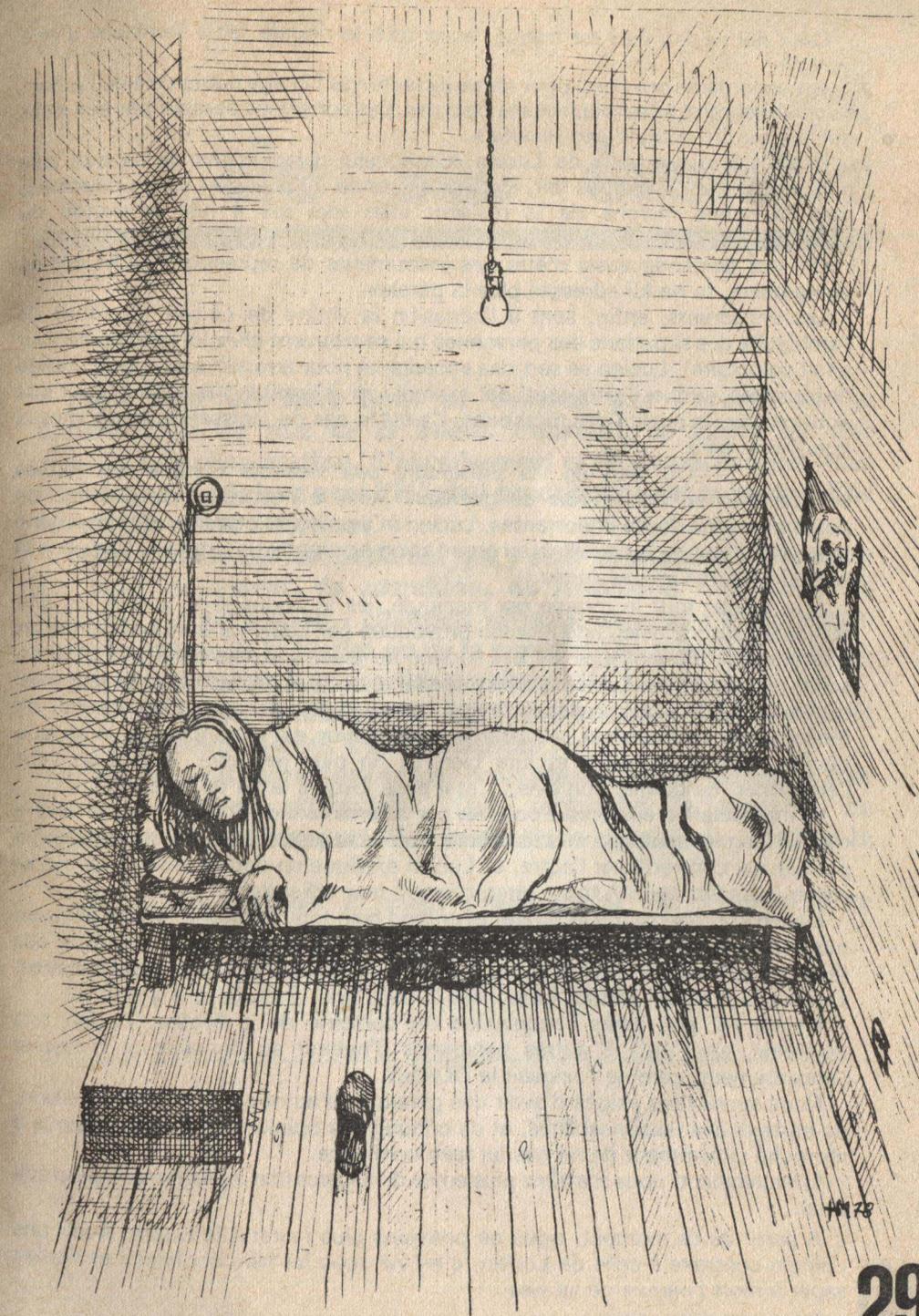
A ces «privilégiés», on demandait avant tout de dynamiser le groupe et les individus: la «thérapeutique» à la Boère est axée sur deux points: l'image patriarcale renvoyée par Lucien, et l'activité.

Le rôle des encadrants est de veiller à ce que personne ne se repose, à ce que tout le monde s'active dans son coin. Pour cela, montrer l'exemple est souhaitable, mais engueuler n'est pas déconseillé de même que secouer la personne quand vraiment elle n'y met pas de bonne volonté.

Ça se passe de différentes manières:

- «Travaille, tu feras plaisir à tout le monde»
- Ou bien «tu ne vois donc pas que tu ne fais rien pour t'aider».
- Ou bien «tu vas te faire engueuler par Lucien».
- Ou bien «M. est couchée, malade depuis ce matin, parce que tu

l'as laissée buter les pommes de terre toute seule hier».



4478

Celui qui ne fait rien est traqué, aussi tout le monde fait-il semblant d'être occupé.

Les encadrants ont aussi pour tâche de renforcer l'image patriarcale de Lucien. Ils doivent porter sa parole, sans la discuter. Les consignes passent par eux et ils doivent rendre compte des résultats.

Ils sont aussi les yeux de Lucien quand celui-ci leur demande ce que telle personne a fait ou n'a pas fait. On leur demande à l'occasion d'être délateurs, pour la bonne marche de la maison: «Dis moi qui a pris la viande du congélateur».

On leur demande aussi d'être des instruments de repression: «J.M est en quarantaine, tu ne lui adresses plus la parole».

Les encadrants, enfin, sont à l'occasion la vitrine de Lucien. Profitant de l'ambiguïté des situations des personnes qui se trouvent chez lui (ambiguïté tout a fait volontaire), Lucien se sert des encadrants pour arrondir son «pourcentage de réussite», auquel il tient tant: par exemple en utilisant le travail fourni par eux pour prouver la qualité des méthodes. Ça été le cas de tapisseries ou de vitraux que j'ai pu faire.

— Ou bien en les présentant aux visiteurs comme des jeunes toxicomanes en bonne voie de guérison. Ainsi à l'occasion du passage de personnes sans doute importantes, Lucien m'a présenté comme un toxicomane repent. Ce jour là, je travaillais au grand salon à préparer un examen. Ces gens là ont dû être très impressionnés.

A la Boère, tout le monde est manipulé, les individus sont utilisés les uns contre les autres: ainsi, une réunion provoquée par Lucien s'est transformée en caricature de tribunal: chacun est sommé de jouer son rôle dans une mise en scène orchestrée par Lucien: parler ou se taire, accuser ou défendre, questionner ou répondre. M, sur la sellette, se voit contraint de s'accuser d'ingratitude, de fénéantisme, de fourberie... Quand la manipulation est dénoncée par le groupe Lucien se met en colère et jure bien de ne plus rien dire, puisqu'on veut l'empêcher de donner son avis,... et il parle jusqu'à la fin de la réunion.

La manipulation est rendue possible par le sentiment de flou dans lequel tout le monde baigne: personne ne sait vraiment où se situe la réalité. Ce qui est affirmé par l'un est contredit par l'autre, et Lucien explique en dernier ressort ce qui se passe, coupant court à toute interprétation non officielle.

Lucien contrôle tout à la Boère, et entend bien tout contrôler. Toute décision passe obligatoirement par lui, qu'elle concerne les travaux, la distribution des tâches, l'accueil ou l'exclusion, et même la vie affective de ses pensionnaires: «j'ai marié A et M, J et M...»

En été 74, peu après l'acquisition du domaine de la Mothe, Lucien m'a demandé, ainsi qu'à 5 autres personnes d'habiter au domaine et d'assurer l'encadrement, comme l'exigeait la DDASS.

Nous avons tous exigés d'avoir des garanties d'autonomie, de libre-décision, de partage des responsabilités, et de critique des opinions de Lucien. Il nous a reproché violemment de ne pas lui faire confiance.

Effectivement, nous n'avions plus envie de lui accorder aveuglément un crédit total.

A partir de ce moment, nous ne pouvions plus rester à la Boère. Avoir une opinion contraire à celle de Lucien, c'est ne «pas lui faire confiance et vouloir saper à mort l'oeuvre de sa vie».

Nous sommes partis.

... et de ses émules

- Dans cette brochure nous ne mettons pas l'accent sur la dénonciation du rôle de la Boère. Pourtant, la Boère est une structure de récupération, d'encadrement et de domestication «des associaux», en liaison avec l'Hôpital psychiatrique et la justice. Elle remplit la même fonction.

Nous dénonçons les méthodes qui y sont appliquées ; méthodes de conditionnement, de coercition, de répression - (système de punition - gratification - chantage affectif, chantage à l'abandon entre les mains de la justice ou de la psychiatrie - pressions morales et physiques visant à écraser les personnalités...)

Ces méthodes, inadmissibles, sont-elles connues ? Et si elles le sont, continueront-elles à être acceptées ?

C'est dans un autre dossier que nous essaierons de cerner le rôle des «institutions officielles». Que recherche le pouvoir en impulsant et en finançant «les institutions parallèles» comme la Boère ?

Nous vous invitons à réagir positivement par rapport à ce dossier.

Ecrire à : A.A.E.L BP.105 Toulouse Cedex

SOMMAIRE

Introduction : A propos de la Boère...	page 3
Dossier Professionnel	page 4
Viol Vol et Racket économique	page 9
Centre d'accueil ou maison de correction ?	page 11
Bas les Pattes Lucien !	page 13
Paradis	page 15
Il faut casser la Personnalité !	page 17
J'ai passé 2 ans à la Boère	page 21
Kermesse	page 22
Prends tes affaires et tire toi !	page 23
Témoignage d'un encadrement	page 27
Conclusion... et de ses émules	page 31